



## Études balkaniques

Cahiers Pierre Belon

9 | 2002

L'autre dans le Sud-Est européen

---

# De la logique de retour à la logique d'établissement. Le cas des réfugiés de la Guerre civile grecque en République de Macédoine

*Switching Perspectives: from Returning Home to Settling down. The Case of the Greek Civil War Refugees in the Republic of Macedonia*

Miladina Monova

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/133>

ISSN : 2102-5525

### Éditeur

Association Pierre Belon

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 73-92

ISBN : 2-910860-10-8

ISSN : 1260-2116

### Référence électronique

Miladina Monova, « De la logique de retour à la logique d'établissement. Le cas des réfugiés de la Guerre civile grecque en République de Macédoine », *Études balkaniques* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 08 avril 2009, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/133>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# De la logique de retour à la logique d'établissement. Le cas des réfugiés de la Guerre civile grecque en République de Macédoine

*Switching Perspectives: from Returning Home to Settling down. The Case of the Greek Civil War Refugees in the Republic of Macedonia*

**Miladina Monova**

---

- 1 L'étude d'une population de réfugiés de guerre permet d'appréhender les dynamiques du rapport à l'Autre et la transformation partielle voir totale du statut d'un groupe au terme d'un long processus d'intégration sociale et économique. En République de Macédoine le cas des réfugiés de la Guerre civile grecque (1946-1949) est une illustration de la relation complexe entre population locale et immigrante, même lorsque ces derniers sont considérés par la société d'accueil comme appartenant au même groupe ethnique<sup>1</sup>.
- 2 Les réfugiés slavo-macédoniens de la Guerre civile grecque<sup>2</sup> arrivent en Macédoine yougoslave dans une période cruciale : pour la première fois une nationalité (*narodnost*) macédonienne est reconnue (1944) et la nation (*narod*) des Macédoniens devient une des six nations de la fédération yougoslave, chacune constitutive de "son" Etat fédéral<sup>3</sup>.
- 3 Dans ce contexte, les apatrides grecs de langue slave dès leur arrivée sont traités comme des Macédoniens éthiques. Ils intègrent l'histoire nationale macédonienne à la fois en tant que combattants de la cause nationale macédonienne en Grèce et combattants communistes exemplaires. D'autre part, dans les représentations des Macédoniens d'origine locale, leur présence vient confirmer l'identité ethnique macédonienne de la Macédoine grecque<sup>4</sup>.
- 4 Les réfugiés égéens trouvent dans la République de Macédoine une nouvelle patrie. Reconnaissants du traitement favorable qu'ils ont reçu de l'Etat yougoslave, ceux que l'on nomme aujourd'hui les "Macédoniens de la partie égéenne de la Macédoine"<sup>5</sup> sont cependant marqués par le traumatisme que tout réfugié de guerre porte en lui : le

déracinement du pays d'origine, les années de misère en exil, le souvenir d'une maison abandonnée et la blessure de la séparation avec les proches restés de l'autre côté de la frontière.

- 5 L'enquête anthropologique présentée ici nous permettra d'examiner de près les logiques des réfugiés et l'évaluation que les acteurs font de leur expérience plus de cinquante ans après leur exil.

## Sur la notion d'espoir de retour

- 6 En passant de l'autre côté de la frontière le réfugié envisage son séjour comme provisoire, il est prêt à partir dès que les conditions politiques le lui permettent. Chacun conçoit un futur retour à la normalité dans son pays, un "après la guerre" qui rétablira l'état "d'avant". La volonté de retour engendre des comportements et des pratiques collectives inscrites dans un projet de retour que les réfugiés eux-mêmes définissent comme le temps "où on croyait qu'on allait rentrer" (*koga mislevme deka ke se vratime*). Nous appelons *logique de retour* ici cet ordre de pensée pragmatique qui constitue un apprentissage minimal des règles sociales de la société d'accueil en vue de survivre durant une période indéfinie mais imaginée comme brève. Dans un second temps nous traiterons de *la logique d'établissement* la période qui suit la prise de conscience de l'impossibilité de retourner et la transformation des stratégies économiques et sociales du groupe.
- 7 En République de Macédoine, certains groupes d'exilés maintiennent leur identité de réfugiés durant toute leur vie. C'est ce que démontre l'étude de Keith Brown sur les milieux des activistes des associations égéennes, militants de la mémoire et du droit au retour dont les revendications contribuent à façonner dans la durée, une "mentalité de *séjourner*"<sup>6</sup>. Dans leur discours, la patrie perdue apparaît comme un monde idéal et les références mobilisées "tendent à effacer le passage des années et appellent à la restauration de la réalité qu'ils ont quittée."
- 8 L'enquête qui sera présentée ici montrera une autre attitude qui s'observe parmi les Macédoniens d'origine égéenne dont la mentalité de *séjourner* (*passant*) ne se maintient que durant les premières années de l'exil. Sans cesser d'idéaliser la patrie quittée, ces anciens réfugiés établis dans la ville de Prilep ont su mobiliser un discours et des pratiques qui favorisent le dépassement du traumatisme de guerre, jusqu'à l'abandon de l'espoir du retour et pour finalement refaire sa vie ici.

## Les stratégies du retour

- 9 Dans la ville de Prilep, en haut de la colline qui abrite le quartier de Varoš en regardant vers le Sud, le réfugié de Tušim<sup>8</sup> (Aetochori) voit se dessiner à l'horizon les cimes de la montagne de Kožuf, celle qui de l'autre côté abrite son village abandonné. A vol d'oiseau, m'indique-t-on, il n'y a pas plus de soixante kilomètres. Cette proximité spatiale est une des raisons qui ont contribué à maintenir longtemps l'imaginaire du retour.
- 10 Dans les récits de vie, le champ sémantique se référant à la terre d'origine par rapport à la terre d'accueil fait apparaître un imaginaire de proximité spatiale et temporelle. Tel est le cas des référents "en haut/en bas" (*gore/dolu*). "Gore" désigne "cette Macédoine-ci" (*taa Makedonija*) dans laquelle ils ont fui il y a plus de cinquante ans déjà, l'espace "où nous

avons notre Etat” (*kade si imame naša država*). “Dolu” (*en bas*), c’est la Macédoine de l’Egée, la terre d’origine (*rodna zemja*), le “chez nous” (*kaj nas*) qui est pourtant dans un Etat perçu comme hostile et oppresseur, la Grèce. Ce lexique qui consiste à *ne pas dire le nom* fait apparaître à la fois le sentiment d’intimité et de proximité avec les lieux non-dits, mais aussi l’incompatibilité entre les contenus politiques que les deux repères spatiaux suggèrent.

- 11 Dans notre exemple, les réfugiés appréhendent leur séjour en Yougoslavie tout d’abord comme provisoire, dû aux circonstances de guerre dans leur pays d’origine. Cette situation leur est familière. Le village a fui déjà par deux fois : en 1916, au cours de la Première guerre mondiale lorsque toutes les maisons brûlent, les habitants sont déplacés par l’armée bulgare à Leskovac, près de Niš. Plus de cent familles émigrent définitivement dont 70 en Bulgarie et 30 à Gevgelija en Macédoine du Vardar. Mais à la veille de la Seconde guerre mondiale, le village est passé d’environ 500 habitants à plus de mille, des retours se sont effectués progressivement. D’autre part, durant l’échange de populations gréco-bulgares<sup>9</sup> il y a très peu de départs pour la Bulgarie, une vingtaine de personnes. Lors de la Guerre civile, au cours de l’année 1947, la population de Tušim qui soutien le mouvement partisan a été entièrement évacuée par l’armée gouvernementale dans la ville de Aridea (*Sabotsko*). Pour les interviewés après chacun de ces exils ils ont pu rentrer, sauf le dernier – la Guerre civile.
- 12 Il est essentiel de définir les conditions dans lesquelles s’est déroulé le déplacement forcé, ses raisons concrètes et ses différentes étapes car ce sont des expériences qui ont contribué à fixer les cadres d’une certaine représentation du retour. Observons les comportements sociaux que dicte la logique de retour lors des différentes étapes de leur déplacement, que les autorités yougoslaves gèrent en accord avec les représentants du Parti communiste grec dans le pays.

## Le départ

- 13 Les *Tušimci* fuient le 31 janvier 1948 (un an et demi avant la fin de la guerre) et les dernières familles restantes suivent la première vague à la fin du mois d’août 1948. La raison invoquée est celle de l’approche de l’armée gouvernementale qui repousse les partisans de plus en plus vers le Nord-Ouest et accède ainsi aux “villages rouges”. Les hommes sont dans leur grande majorité mobilisés du côté des forces communistes et certains militent au sein de l’organisation slavo-macédonienne — le NOF (Font de Libération Nationale).
- 14 En cette fin du mois de janvier, les avions de l’armée grecque sous commandement britannique et américain bombardent tous les villages qui représentent la source de vivres et de nourriture pour les partisans. Tušim se trouve dans la liste des villages “slavo-communistes”<sup>10</sup> double label, à la fois politique et ethnique, qui ne laisse aucune chance de survie aux habitants s’ils décident de se rendre aux forces gouvernementales.
- 15 Selon les récits, les habitants organisent leur départ à l’avance : ils choisissent d’emporter les affaires essentielles dont les certificats de propriété, et surtout rassemblent leurs troupeaux pour passer la frontière avec tout le bétail. Enfin, des hommes du village partent en éclaireurs pour demander aux gardes frontières yougoslaves s’ils sont prêts à les accueillir. Pour eux, il s’agissait alors simplement de fuir pour se mettre à l’abri le temps du règlement du conflit entre l’armée et les partisans. Le groupe de réfugiés

compte plus largement des femmes, des vieillards et des enfants mais aussi des hommes qui désertent le combat, que ce soit du côté de l'armée gouvernementale ou des partisans.

- 16 De l'autre côté de la frontière ils sont accueillis dans le village de Konopište, dans la région de Mariovo. Ici, les autorités yougoslaves leur confisquent tout le bétail, plus de mille têtes, dans le cadre de la politique de collectivisation de la Yougoslavie socialiste. Les familles s'interrogent dès lors sur le sort qu'on leur réserve et certains regrettent déjà d'être partis "en haut" (*gore*) plutôt qu'"en bas" (*dolu*), "en Vieille Grèce" (*vo Stara Garčja*). Installés dans un monastère près de la ville de Negotino, les *Tušimci* rencontrent des centaines d'autres réfugiés qui arrivent tous les jours à pied ou conduits par camion de toute la Grèce du Nord.
- 17 Les réfugiés civils qui passent la frontière yougoslave entre 1946-1949 sont en majorité conduits par train en Vojvodine, dans les villages de Gakovo et Kruševlje, proches de la frontière hongroise. Un autre village de Vojvodine, Bulkjes, est le quartier général du PCG en exil. Dans le cas que nous étudions, pendant les treize mois de séjour, de février 1948 au mois de mars 1949, personne n'imagine ne pas retourner chez soi.

## À Prilep

- 18 Après la rupture entre Tito et le dirigeant du Parti communiste grec Nicos Zachariadis, suite à l'exclusion de la Yougoslavie du Kominform le 28 juin 1948, les cadres et sympathisants du PCG quittent la Yougoslavie pour se réfugier dans les pays alignés sur l'URSS. Les populations civiles de langue slave et une partie des cadres de l'organisation slavo-macédonienne au sein du PCG choisissent de repartir pour la République de Macédoine. Les *Tušimci* souhaitent se rapprocher de la frontière grecque et les autorités yougoslaves leur proposent la ville de Prilep.
- 19 Ainsi, à partir du mois de mai 1949, les cent familles sont logées dans les maisons des habitants du quartier de Varoš, "dans chaque pièce une dizaine de personnes". Années après années, la population locale vend ses maisons aux nouveaux arrivants et part pour Skopje ou le centre-ville de Prilep. Ces départs massifs permettent aux réfugiés de s'établir, tous ensemble, dans le même quartier. Durant les années cinquante, retournent en Grèce les proches des soldats de l'armée régulière, c'est-à-dire une dizaine de familles.
- 20 A cette étape de leur parcours, la ville de Prilep est perçue comme un lieu de transit. Le présent est vécu comme une parenthèse, la vie normale est projetée dans un ailleurs, celui du pays d'origine et du village vide qui attend de l'autre côté de la frontière. Les réfugiés travaillaient pour payer le loyer, la nourriture et pour mettre de l'argent de côté en vue du retour.
- 21 Les premières années, ils refusent toutes les propositions de relogement aussi bien dans des appartements que dans les maisons turques vendues "pour rien" dans le centre de la ville de Prilep. Ils insistent pour rester locataires dans les maisons des "gens de Varoš" (*Varošani*).
- 22 Ainsi se crée une certaine tension entre d'une part les attentes des autorités locales dont les mesures d'insertion incitent le groupe à s'établir dans la ville, et d'autre part, l'attitude de ce dernier qui veut maintenir son statut précaire, en attente d'un prochain départ. Le projet de retour induit au sein du groupe de réfugiés des comportements sociaux considérés par la population locale comme anormaux : les nouveaux arrivants acceptent n'importe quel travail, y compris pour leurs femmes, ils gagnent de l'argent

mais refusent les relogements proposés, ils préfèrent rester locataires. Les réfugiés eux-mêmes disent avoir été conscients des implications de cette attitude :

- 23 “Nous restions pendant plus de 3-4 ans locataires, à dix dans une pièce, dans les maisons des gens de Varoš alors que l'Etat nous offrait des appartements et des maisons presque gratuitement. Bien sûr, nos hôtes étaient furieux. Ils n'en pouvaient plus.”
- 24 La comparaison avec d'autres réfugiés à Prilep pourrait donner un éclairage sur les spécificités de ce groupe villageois. Tout d'abord, sur le plan de la concentration dans un lieu d'établissement, les autres groupes de réfugiés que j'ai pu observer n'ont pas la densité de celui des *Tušimci* et de ses quatre-vingts familles habitant le même quartier. En effet, à Prilep, les familles sont installées dans un quartier déjà habité, de surcroît associé à la plus ancienne histoire de la ville. Les réfugiés de *Tušim* ont pu ici reconstruire leur espace villageois, ce qui a sans doute contribué au maintien de la mémoire d'Avant plus longtemps que chez d'autres groupes. Cependant, dans Varoš pas de monuments, pas de noms de rues qui se réfèrent à l'origine géographique ou à l'histoire politique des nouveaux habitants, aussi bien dans ce quartier que dans le reste de la ville.
- 25 Nous observons une autre organisation spatiale dans le cas du village de Tri češmi, près de Štip, étudié par Marija Vodenska<sup>11</sup>. Il s'agit d'un nouveau village construit par et pour les réfugiés et constitué de familles venues de différents villages de toutes les parties de la Macédoine de l'Égée. Mais, dans leur nouveau village, les réfugiés ont créé leurs lieux de mémoire. Aujourd'hui, les noms de rues, les monuments construits durant les dernières années rappellent les lieux de naissance, les événements et les héros macédoniens de la Guerre civile. Par exemple, les rues *Kajlarska* et *Vodenska* où se trouvent les maisons des réfugiés originaires de ces deux régions, la rue Gramos, du nom du célèbre mont où en août 1949 se déroula le dernier combat des partisans contre l'armée régulière.
- 26 A Prilep, dans le quartier que nous étudions, vivent une dizaine de familles originaires d'un village de la région de Kajliari (*Ptolemaïda*). Ces autres réfugiés n'ont pas la même représentation du retour et de l'établissement définitif que leurs voisins arrivés de la région de Meglen. Tout d'abord, ils ont fui précipitamment au printemps de l'année 1944 laissant derrière eux un village en flammes et beaucoup de victimes durant la libération de l'occupant allemand. Entre 1944 et 1947, ils séjournent en Bulgarie. Ensuite, ils demandent de venir en Macédoine yougoslave. Après avoir séjourné un an en Vojvodine avec des réfugiés (cette fois-ci de la guerre civile), quelques familles viennent à Prilep, d'autres vont à Skopje, Štip, Bitola, d'autres encore restent en Bulgarie. A la différence des *Tušimci* dont la majorité demande la nationalité macédonienne yougoslave à la fin des années 1970, les réfugiés de la région de Kajliari en font la demande dès 1950-1952 et s'engagent dans une logique d'établissement dès leur arrivée dans le pays.
- 27 Plus le groupe est compact et concentré dans un lieu d'accueil, plus la mémoire d'avant se maintient par les tentatives de reproduction de pratiques sociales traditionnelles. Inversement, plus le groupe villageois est dispersé dans différents endroits du pays d'accueil, plus ses membres sont susceptibles d'adopter les règles sociales locales.

## L'intermariage

- 28 L'intermariage est un marqueur essentiel du basculement de la logique de retour à la logique d'établissement. Dans le cas des réfugiés de *Tušim*, presque tous les hommes et les femmes âgés de plus de 12-14 ans l'année de leur arrivée se sont mariés à Prilep avec des

hommes et des femmes de leur groupe d'origine. En revanche, les frères et sœurs de ces premiers, âgés de moins de 12 ans en 1949 ont pour la plupart effectué des alliances matrimoniales avec des Macédoniens originaires de la région de Prilep, de familles très pauvres. Interviewés sur la question, ils observent que jusqu'à la fin des années cinquante il n'était pas concevable pour eux de se marier avec des Macédoniens locaux, "puisque nous allions rentrer". De plus, "les gens d'ici ne voulaient pas de nous parce que nous n'avions rien".

- 29 A ces raisons s'ajoute aussi une spécificité d'ordre culturel qui relève de la coutume matrimoniale traditionnelle ou définie comme telle par les acteurs. "Avant", dans le village d'origine ils ne se mariaient que "ici" (*tuka*) autrement dit à l'intérieur du groupe villageois pratiquant ainsi une endogamie spatiale. De surcroît, le mariage entre troisièmes cousins était autorisé et à Prilep cette pratique se maintient dans la première génération de réfugiés. Ainsi, l'ensemble des familles est apparenté par alliance et/ou par filiation. L'autorité de ceux qui sont appelés "les vieux" (*starite*), c'est-à-dire les aînés de chaque souche est à cette étape décisive. Les vieux "ne permettent pas" que les jeunes se marient aux Locaux, ils ne veulent pas acheter ou accepter les maisons offertes par l'État, bref ce sont eux qui décident de la stratégie collective.

## Le basculement : vers une logique d'établissement

- 30 La vie entre parenthèses ne peut durer, le besoin de survie ici et maintenant impose des choix. Les familles s'engagent progressivement dans une logique d'établissement, entreprennent une relation d'échange avec le groupe d'accueil aussi bien économique que matrimoniale. Les familles s'aperçoivent que la conception de "rester pour quelque temps commence à durer longtemps".
- 31 Les réfugiés sont sollicités pour les nouveaux emplois dans les usines, ils sont même privilégiés à l'embauche. Ils peuvent acquérir des maisons ou des appartements à très bas prix avec des prêts sans intérêts. Des fonds spéciaux sont consacrés à la construction de nouveaux bâtiments dans les périphéries des villes, appelés aujourd'hui les "immeubles égéens" (*egejski zgradi*). Les premières années, les *Tušimci* refusent tous les avantages qui conduisent à l'établissement, à l'exception du travail d'ouvriers à l'usine de tabac et de salariés du secteur agricole collectivisé.
- 32 L'abandon de la logique de retour ne signifie pas la disparition de l'espoir de retour. Ce sont, en effet, deux différents niveaux de réalités. L'espoir, certains ne l'ont jamais abandonné. Ainsi, à Skopje, au cours des années 1970 réapparaissent les fils d'attente devant le Consulat grec. A cette époque une nouvelle amnistie pour les réfugiés politiques grecs est déclarée. Or, les demandes de rapatriement restent toujours sans réponse<sup>12</sup>. Les "slavo-communistes" doivent également renoncer aux noms et prénoms de personnes et noms de lieux de naissance figurant en langue "slave" dans leurs cartes d'identités yougoslaves. Bien-entendu, pour ceux qui ont combattu pour la reconnaissance d'une nationalité slavomacédonienne, cette déclaration est une trahison de soi.
- 33 Dans ce contexte, tous les efforts des autorités yougoslaves et macédoniennes pour inciter les réfugiés à rester dans le pays, encouragent les réfugiés à s'engager dans un projet d'établissement. Dans notre cas d'étude, la conjonction de ces éléments conduit à ce basculement dans le rapport à la notion de retour.

- 34 La volonté de retour qui régit la logique collective des *Tušimci* est tout d'abord mise en crise par des comportements individuels ou familiaux, en rupture avec la règle dictée par les aînés. Au bout de 5-6 ans de vie "en transit" les premiers ménages décident de faire leur vie à Prilep. Voici comment ils racontent aujourd'hui ce moment de transition :
- "Mon père a dit : J'en ai assez de vivre chez les gens et de me faire traiter de mendiant. Nous travaillons tous, nous pouvons nous acheter une maison !"
- 35 D'autres se lassent aussi de leur statut politique incertain :
- "J'ai dit, j'en ai assez d'être personne, soit je suis macédonien, soit je ne le suis pas ! Et j'ai demandé la nationalité pour moi et pour ma femme".
- 36 La conscience politique joue un rôle important du point de vue des logiques individuelles. Ceux qui ont combattu au sein de l'Armée démocratique grecque, en tant que combattants slavo-macédoniens demandent assez rapidement la nationalité yougoslave, conscients de l'impossibilité de retour.

## Marqueurs du changement : la maison, le travail et les femmes

- 37 La seconde période dans le parcours du groupe est celle de la mise en place d'une stratégie collective visant à l'établissement durable dans le pays. Plusieurs éléments en témoignent : le rapport à la propriété privée (maison, lopin de terre), l'acquisition du statut d'ouvrier du tabac et le travail salarié de la femme selon les critères égalitaires de l'économie socialiste. Ces trois facteurs ne peuvent être considérés séparément. Rester, vivre ici, c'est avoir son toit et ses propres moyens de production.
- 38 Ainsi nous allons analyser ces étapes successives à travers les marqueurs de changement de statut comme la maison, le travail et la position de la femme dont la situation reflète chaque stade de la transformation du statut du groupe.

### La maison

- 39 Aujourd'hui lorsqu'on leur pose la question, les Macédoniens d'origine locale montrent les maisons des Égéens. "Regarde, ils ont les plus belles maisons aujourd'hui alors qu'ils sont arrivés sans rien". Le basculement dans le statut de réfugiés est représenté par cette exclamation. Il est pertinent de s'interroger sur le pourquoi de ce renversement.
- 40 Le discours sur la maison rend compte de la position du groupe de réfugiés vis-à-vis de la société locale. La propriété d'une maison est le premier signe d'intégration, d'autant plus qu'il s'agit d'une société où le logement sous location est une pratique peu connue. A Prilep, comme ailleurs dans le pays, les nouveaux bâtiments construits pour les réfugiés sont affectés en priorité à ceux qui font une demande de nationalité. Durant une période de 5 à 8 ans, les *Tušimci* refusent catégoriquement les nouveaux logements "presque" gratuits, dont les maisons des Turcs "rapatriés" par Tito autour de 1952 :
- 41 "Quand on est venu ici, l'État construisait des maisons pour nous, les Turcs vendaient les leurs pour rien. On nous disait : *Prenez la nationalité et vous aurez des maisons*. Et nous, on a dit non et non ! On n'en voulait pas, on allait rentrer chez nous".



- 42 A la fin des années 1950, les premiers ménages se mettent à racheter à crédit les maisons des habitants locaux qui les quittent. De tous les Égéens à Prilep, ils sont les derniers à faire ce pas vers l'établissement.
- 43 Avoir sa maison c'est inaugurer son espace privé, atteindre un statut comparable à celui des "gens d'ici". La maison est plus qu'un lieu de vie, c'est une véritable unité de production destinée à accueillir plusieurs générations. C'est pourquoi en avoir une, c'est faire comprendre aux autres que l'on veut participer à l'échange, aussi bien économique que social et matrimonial. L'acquisition d'une maison et d'un terrain cultivable sont des actes qui amènent le groupe à rompre avec la logique de réfugié, à s'identifier à la société d'accueil.
- 44 Dans le lexique se rapportant au domaine du travail les acteurs distinguent deux modes de production mais aussi de vie sociale et familiale : ils juxtaposent l'activité économique pratiquée à la maison (*doma*) ou à l'intérieur de l'espace domestique, à celle dite du secteur étatique (*državno*) ou le travail "à l'extérieur" (*nadvor*) du domaine familial, "pour un salaire" (*za plata*). Le terme "travail dans le privé" (*rabota na privatno*) comprend toute activité de production à usage à la fois familial et commercial exécutée exclusivement à l'intérieur de l'espace domestique. Le domaine dit "étatique" est incarné par les usines et les administrations relevant toutes du secteur d'Etat.

### Les Macédoniens égéens dans le contexte économique local

- 45 L'industrialisation et le salariat dans la Yougoslavie socialiste transforment l'identité professionnelle d'une grande partie de la population. Dans les villes moyennes macédoniennes comme Prilep, les cultivateurs, artisans, petits commerçants deviennent ainsi des ouvriers pour une partie de la journée. En effet, la journée de travail est divisée en deux, avec une séparation nette entre le temps de travail "pour l'État" et le temps de travail pour le domaine domestique. La journée de travail débute autour de 7 h 30 du matin. A 14 h 30 tout le monde est de retour à la maison. Après la sieste les adultes se consacrent à d'autres activités productives : le lopin de terre familial, la maison en construction ou en réparation, le magasin.
- 46 En 1949, au moment de l'arrivée des réfugiés, la population locale traverse une période de tensions sociales dues à l'entreprise de collectivisation des terres et des biens, que plus tard le régime abandonnera. Même si quelques années plus tard la restitution se fait, il s'agit d'une redistribution avec un maximum fixé à dix ares par famille. Les protestations contre l'expropriation, ensuite le sentiment d'avoir été dépouillé se traduisent en une rage contre les réfugiés qui eux acceptent de travailler sur les terres confisquées : "Ils allaient cultiver mes terres, me dit-on du côté des Macédoniens de Prilep, l'État leur a donné de l'argent pour cela".

### Les métiers du tabac : le paysan devenu ouvrier

- 47 Dans leur village d'origine, les *Tušimci* étaient éleveurs de vers à soie, cultivateurs pour l'auto-consommation, et bergers. A Prilep, devenus citoyens, ils épousent à la fois une nouvelle culture paysanne celle du tabac et une nouvelle identité sociale - celle d'ouvriers. Au printemps et l'été ils se consacrent toute la journée aux travaux dans les champs de tabac ou dans les coopératives agricoles. Le soir la famille est de retour en ville. L'hiver, ces mêmes cultivateurs deviennent ouvriers dans la fabrique en ville.

- 48 Le domaine du tabac devient progressivement celui des réfugiés. Mais le tabac n'est pas seulement une identité professionnelle, c'est aussi un mode de vie qui mobilise l'ensemble de la famille sur plusieurs générations et porte en lui deux univers sociaux : l'un rural, l'autre ouvrier. Le premier correspond au domaine de la vie privée et familiale, le second, au domaine public dit "étatique". Les travailleurs du tabac sont paysans une moitié de l'année, au printemps et en été, payés au kilogramme par l'usine dite "*Monopole Kombinat*" qui leur rachète les feuilles séchées. En hiver, ils se transforment en ouvriers et leur travail est rétribué par un moyen qu'ils n'avaient jamais connu auparavant : le salariat.
- 49 Dans la Macédoine yougoslave d'après-guerre ce secteur est en pleine expansion. Il exige en effet une nombreuse main-d'œuvre que les réfugiés égéens offrent, arrivés nombreux et sans aucun autre moyen de subsistance.

### L'usine

- 50 Interrogés à ce sujet, les Macédoniens égéens comme les Macédoniens locaux font ressortir l'importance de cette culture ouvrière dans les clivages entre les deux groupes. En acceptant d'aller travailler à l'usine de tabac, ils s'inscrivent en rupture avec la division ethnique traditionnelle du travail. Jusqu'à l'arrivée des réfugiés en 1949, les hommes et les femmes tsiganes<sup>13</sup> furent les seuls "locaux" à travailler dans la fabrique. Traditionnellement "sans terre", ils ne cultivent pas et encore aujourd'hui, ils ont pour seul moyen de survie le salariat dans le privé ou dans le public. La population turque qui n'avait pas encore quitté le pays cultive le tabac mais ne se rend pas à la fabrique.
- 51 L'industrialisation d'après 1945 bat son plein et le régime "envoie" tout le monde à l'usine. En premier, les plus marginaux. Moins pressés et moins démunis que les Egéens, les Macédoniens locaux échappent plus longtemps au travail en usine, ils arrachent les plans de tabac pour planter des cultures plus intéressantes ou alors louent leurs terres aux nouveaux arrivants.
- 52 Enfin, dans les années soixante-dix les nouvelles usines de confiserie, de textile et de bière offrent un statut de travailleur plus noble que celui d'ouvrier à l'usine de tabac. Le tabac véhicule un imaginaire de salissure, de contamination et de maladie. Malgré les salaires supérieurs à ceux d'autres secteurs, il est le dernier recours du citoyen à la recherche d'un emploi.
- 53 Dans ce contexte, dès les années 1950 les *Tušimci* sont employés dans le secteur du tabac délaissé par les autres mais en pleine expansion, soutenu par la politique économique yougoslave. Les *Tušimci* ne possèdent pas encore tous une maison et une terre, mais ils possèdent un pouvoir d'achat grâce à leur salaire mensuel. Dans un pays encore très pauvre et ravagé par la guerre, disposer de liquidités est encore chose rare. Les réfugiés, arrachés à leur terre, sont les premiers à en faire un usage régulier (acheter, payer un loyer, épargner) et à en retirer les avantages. Ainsi, à la fin des années cinquante ils commencent à louer les terres de la population autochtone et de tous ceux qui ont besoin précisément de liquidités, n'étant pas encore employés dans le secteur étatique.
- 54 Les *Tušimci* commencent à planter leur propre tabac, à partir des années 1960. C'est après avoir abandonné le projet de retour et acquis une maison que survient cette nouvelle étape dans la vie du groupe. Il s'agit d'entreprendre une vie sédentaire. Si certains attendent encore longtemps avant d'acheter de la terre, ce n'est pas par manque de moyens. Acheter de la terre c'est définitivement rester. L'acquisition et l'entretien d'un domaine privé incarnent l'inscription dans l'espace social et économique de la ville.

- 55 Ainsi, à cette étape il y a un certain ajustement entre la situation économique des réfugiés et de la population locale, même si sur le plan des rapports entre les deux groupes, les réfugiés restent largement exclus des échanges matrimoniaux.

## Des femmes dans l'histoire

- 56 Toute l'histoire sociale du groupe des réfugiés peut être lue à travers les différentes étapes de la transformation du statut économique de la femme. En effet, la main-d'œuvre masculine se constitue rapidement et ce n'est pas seulement l'apparition d'un monde ouvrier qui bouleverse les pratiques traditionnelles. La population locale travaille à la maison, les réfugiés à l'usine, les femmes dans le premier groupe restent "dedans" dans l'espace domestique, les femmes des réfugiés vont travailler "dehors", dans l'espace public. La construction des différences entre les deux groupes s'articule autour de la valeur du travail :
- 57 "Le travail n'avait pas le même sens pour eux que pour nous. Nous étions beaucoup plus intéressés (*pointeresirani*) à travailler, c'est pour cela qu'aujourd'hui nous sommes plus riches qu'eux", racontent les femmes interrogées.
- 58 C'est justement le travail salarié des femmes qui fait aujourd'hui la différence entre le niveau de vie des deux groupes, celui des anciens réfugiés étant devenu supérieur à celui des Macédoniens locaux. Un ménage qui a travaillé plusieurs décennies dans le secteur étatique jouit de deux salaires et actuellement de deux retraites. Parmi les locaux, le travail de la femme en usine est un phénomène bien plus tardif.
- 59 Ainsi, dès 1949 parmi les *Tušimci* et les réfugiés en général femmes et hommes sont embauchés à partir de l'âge de 14 ans. Les jeunes filles déclarent quelques années de plus à l'état civil pour pouvoir travailler tout de suite. Au sein de la population locale, c'est seulement ceux qui n'ont pas pu trouver place ailleurs qui se rendent à l'usine. Et surtout pas les femmes : "Au début, même les hommes d'ici n'allaient pas à l'usine, seules les plus pauvres travaillaient pour l'État".
- 60 Traditionnellement, il existe deux espaces dans la division du travail des sexes autour de la culture du tabac. L'un est domestique et réservé à la femme, l'autre public, occupé par l'homme. La main-d'œuvre féminine est parfois, comme lors de la cueillette, mélangée à celle des hommes de la maisonnée. Le travail de sélection, de tri et de filage des feuilles est un travail presque exclusivement féminin. Pendant le temps de séchage, les femmes sont disponibles pour d'autres tâches domestiques. A partir du mois de novembre le tabac sort de la maison pour entrer à l'usine. L'homme intervient alors.
- 61 Dans les familles locales, "la femme travaille le tabac à la maison" (*ženata raboti domaken tutun*). Au sein de la population d'origine rurale qui a repeuplé Prilep après la Seconde Guerre mondiale, le travail des femmes dans le domaine étatique est rarement toléré. Tout le monde s'entend pour dire "qu'envoyer sa femme ou sa fille à l'usine c'était inconcevable (*ne odelo vo predlog*)."
- 62 S'il existe un "travail étatique" dévalorisant voir même humiliant pour une femme c'est bien celui qui associe l'imaginaire de "l'usine", fondamentalement masculin, et celui du tabac, besogne pénible et salissante. Or, c'est ce secteur qui offre le plus d'emploi et qui paye le mieux :
- 63 "Nous, on était les premières femmes à travailler. Et on travaillait beaucoup, si possible faire le double de la norme pour gagner deux fois plus d'argent. A la fin on lisait dans une

liste laquelle de nous était la plus rapide, laquelle de nous avait fait le plus de kilos. Et nous, on était toujours les premières.”

- 64 Les premières années, l'Égéeenne (*Egejka*) est assimilée à la figure péjorative de la Tsigane et considérée comme souillée du fait de sa présence dans un monde d'hommes : le monde de l'extérieur (*nadvor*) : “Seuls les Tsiganes, les misérables et nous les Égéens travaillions à l'usine de tabac”, se souviennent aujourd'hui les plus âgés. Mais si le récit met autant l'accent sur la basse condition des premières années c'est pour d'autant mieux valoriser la réussite sociale d'aujourd'hui “enviée” par les Macédoniens d'origine locale.
- 65 D'après les récits des réfugiés, l'acte d'envoyer sa femme ou sa fille à l'usine était douloureux pour chaque famille. Mais la condition de réfugiés les contraignait à travailler tous pour survivre, en envisageant cette situation comme provisoire. Du point de vue de la population locale, cette entrée des femmes égéennes à l'usine renforce les stigmates des réfugiés.
- 66 L'Égéeenne est une femme qui va dehors et qui par conséquent échappe au contrôle familial. Travailler dans l'espace public c'est aussi devenir une femme publique au sens propre et figuré.
- 67 Du point de vue des réfugiés cela a eu également des conséquences sur les relations matrimoniales avec la population d'accueil. “Une femme qui travaille à l'extérieur n'est pas une maîtresse de maison (*domakinka*) elle n'est pas bonne à prendre (*ne e za zemanje*)”, me dit-on. Les femmes qui étaient ouvrières à partir de 14-15 ans estiment qu'elles n'avaient pas eu le temps d'apprendre à s'occuper d'un foyer avant leur mariage, comme c'est le cas “normalement”. Bien sûr, elles ont appris quand même, mais dans le temps, quel homme “de l'extérieur” aurait pris une telle femme qui ne sait tenir son foyer ?
- 68 Cette redéfinition de la place de la femme égéenne sur l'échiquier social et professionnel perturbe aussi la condition de l'homme qui est le père, l'époux, le frère. L'homme “égéen” (*Egejec*) est aussi montré du doigt jugé par les “autres”, les Macédoniens locaux, comme étant celui qui a laissé sa femme, sa sœur, son épouse “aller dehors”, “travailler à l'usine”. Il n'a pas pu garder sa femme à la maison parce qu'il n'a pas été capable de gagner suffisamment d'argent, d'arranger sa vie.
- 69 Le travail “étatique” dans une seconde phase devient une nécessité pour tout le monde. La femme salariée rapporte un revenu supplémentaire devenu intéressant. Les *Tušimci* ont abandonné tout espoir de retour, leur regard est tourné vers la société d'accueil. Les habitants locaux quant à eux se détournent du seul travail domestique et cherchent des emplois dans les nouvelles usines. Les représentations évoluent également. Le travail “public” de la femme devient une marque de prestige, les études des enfants (filles ou garçons), un objectif pour chaque famille.
- 70 La société locale a changé et le salariat est devenu intéressant pour l'ensemble de la population et beaucoup de femmes citadines se partagent entre travail domestique et emploi public. Dans les années soixante-dix femmes et hommes d'origine égéenne se mettent à participer à l'échange matrimonial entre le groupe d'accueil et le groupe de réfugiés. Lors des entretiens, les femmes me font remarquer : “Avant, les gens d'ici *ne voulaient pas nous donner de bru* (*ne ni davaa snaa*) et ils *ne voulaient pas prendre nôtres* (*ne zema od našive*). Et aujourd'hui regarde, toutes nos brus viennent d'eux”. Ainsi, à cette étape, la règle d'échange se met à fonctionner même si les stéréotypes persistent.

## Les rôles inversés

- 71 Mais le temps a passé et le second revenu, celui de la femme, a fait la différence entre Locaux et Égéens à l'avantage du groupe réfugié. En effet, depuis quatre décennies le ménage égéen bénéficie d'un double revenu et par conséquent à l'heure actuelle de deux retraites. Interrogés sur ce sujet, Macédoniens d'origine locale comme Macédoniens égéens observent eux-mêmes ce renversement du statut et la façon dont le pauvre est devenu riche.
- 72 Dans une situation économique de plus en plus instable, avec dans chaque foyer une majorité d'hommes et de femmes en âge de travailler au chômage, les retraites des personnes âgées deviennent le fondement pour ainsi dire monétaire de la survie, alors que le lopin de terre subvient aux besoins en nourriture. En filigrane de cette valorisation sociale de la retraite due à l'absence d'autres revenus, les différentes mémoires des deux groupes refont surface, s'affrontent et négocient.
- 73 Aujourd'hui, avoir été une femme qui travaillait à l'usine et gagnait son propre salaire est bien vu. "Méprisés dans le temps nous sommes jalouxés aujourd'hui pour les retraites", me disent les plus âgés. Et cela, dit-on se voit dans le Varoš. Les maisons sont bâties sur trois niveaux, les enfants ont fait des études et les jeunes femmes aujourd'hui veulent toutes travailler.
- 74 Dans cet exemple nous avons mis l'accent sur un aspect de la construction de l'identité égéenne en République de Macédoine qui démontre comment dans un contexte économique et culturel concret se négocie la frontière entre le groupe des Macédoniens locaux et celui des Macédoniens égéens. Progressivement les deux groupes ont fusionné dans un contexte politique favorable aux réfugiés homogénéisant des identités au départ marquées par des expériences historiques distinctes.

## NOTES

1. Ce sujet a fait l'objet d'une thèse de troisième cycle en Anthropologie sociale et Ethnologie intitulée : *De l'historicité à l'ethnicité : les Egéens en République de Macédoine*, EHESS, 2002.
2. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale la Guerre civile oppose les partisans de l'Armée démocratique grecque (ADG), bras armé du Parti communiste grec (PCG), à l'armée gouvernementale. Les affrontements violents chassent des milliers de civils des villages des parties centrale et occidentale de la Macédoine grecque où la guérilla se développe le plus. L'exode touche plus particulièrement les villages frontaliers à population slavo-macédonienne, minorité niée par l'Etat reconnue par le seul PCG. Sur cette question voir par exemple, L. Baerentzen, J. O. Iatrides, L. Smith (eds.), *Studies in the History of the Greek Civil War 1945-1949*, Copenhague : Museum Tusulanum Press, 1987 ; R. Kirjasovski, *Makedoncite i odnosite na KPJ i KPG : 1945-1949*, Skopje, Kultura, 1995 ; A. Rossos, "Incompatible Allies : Communisme and Macedonian nationalism in the Civil War in Greece, 1943-1949", *Journal of Modern History*, vol. 69, n° 1, March 1997, p. 42-76.

3. Voir par exemple : J. Krulic, *Histoire de la Yougoslavie de 1945 à nos jours*, Paris, Editions complexes, 1993 ; P. Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris, Fayard, 1992.
4. Sur les aspects politiques de la question égéenne en République de Macédoine voir : Miladina Monova, "De l'historicité à l'ethnicité : Les Egéens ou ces autres Macédoniens", *Balkanologie*, vol. N° 5, décembre 2001, p. 179-197.
5. La population locale use du terme "Egéens" (Egejci) connoté négativement par opposition au "nous" des Vardarci (les Macédoniens du Vardar).
6. Keith S. Brown, "Macedonia's child-grandfathers : The transnational politics of memory, exile and return, 1948-1998.", *Donald W. Treadgold Papers*, University of Washington, n° 38, à paraître, printemps 2003, p. 75.
7. *Ibid.*, p. 75.
8. Il se situe à plus de 750 mètres d'altitude, au nord de la vallée du Meglen, dans la région d'Edessa.
9. Effectué à la suite de la signature du traité de Neuilly (1919) et suivi dans les années vingt par l'arrivée massive de réfugiés grecs d'Asie mineure dont une partie est installée à la place des "bulgarophones" émigrés en Bulgarie. Sur les rapports entre la population locale slavophone et les immigrants d'Asie mineure et de Thrace voir l'enquête de J.-G. Drettas, "«Les nôtres», Un exemple de contacts interethniques en Macédoine, village de Hrisa, Grèce", *Académie Bulgare des Sciences, Etudes balkaniques* n° 3, Sofia, 1977, p. 57- 72.
10. Constantin Tsoukalas remarque que l'anathème "slavo-communiste" renvoie à la fois à l'imaginaire du danger d'invasion étrangère et à celui de la contamination par un sang étranger. Voir, *The Greek Tragedy*, Baltimore MD : Penguin, 1969. Voir aussi Anastasia Karakasidou, "Fellow Travellers, Separate Roads : The KKE and the Macedonian Question", *East-European Quarterly*, n° 27 (4), 1993.
11. Marija Vodenska, *Tri češmi : Presadeni. Makedocite og Egejskiot del na Makedonija vo selo Tri češmi*, Košani, Mladost, 1990.
12. Le candidat au rapatriement doit se déclarer comme Grec ethnique (elleniko to genos), renier des parents et des proches considérés comme des traîtres "slavo-communistes". Voir Victor Roudometof "Nationalism and Identity Politics in the Balkans : Greece and the Macedonian Question", in *Journal of Modern Greek Studies*, février 1996, p. 253-301.
13. Les Gjupci (ou Tsiganes) à Prilep sont de confession musulmane.

---

## RÉSUMÉS

Des milliers de locuteurs de langue slave du nord de la Grèce, engagés en tant que tels du côté de la résistance contre l'occupant allemand puis dans la guerre contre le régime établi après la libération, soutenu par les Britanniques puis les USA, durent quitter leurs villages d'origine pour se retrouver sur le territoire de la République de Macédoine, entité nouvellement créée de la Yougoslavie de Tito. Le désir de préserver les chances d'un retour dans le village quitté, parfois distants de quelques dizaines de kilomètres céda la place, plus ou moins rapidement selon le groupe considéré, à une logique d'établissement en Macédoine yougoslave et d'insertion au sein de la société autogérée. Ce changement d'horizon d'attentes affecta les types d'occupation professionnelle, le choix du type d'habitat et le statut des femmes. De réfugiés tolérés, les

Macédoniens de l'Égée devinrent des concitoyens enviés yougoslaves puis macédoniens après l'indépendance.

Thousands of Slavic speakers from Northern Greece, involved as such in the Greek resistance against the Nazi occupation and afterwards in the war against the regime established and supported first by the British and then the USA, had to leave their village of origin and flee to the neighboring territory of the newly founded Republic of Macedonia in Tito's Yugoslavia. First motivated by their longing for going home beside the border to villages sometimes as close as a few tens of kilometers, those refugees switched perspective, some quicker than others depending on the group under scrutiny, and devoted themselves to definitely settling down on the soil of Yugoslav Macedonia and gaining a strong foothold in the local self-managed economy. This switch in perspective determined the choice of jobs, of housing and the status of women. From tolerated refugees, Aegean Macedonian turned to envied co-citizens in Yugoslavia and then in Macedonia after the independence.

AUTEUR

MILADINA MONOVA

E.H.E.S.S.-Paris